LA POPULATION MAROCAINE DANS L'ANCIENNE MEDINA DE CASABLANCA (1)

(*SUITE*)

A. LES MUSULMANS.

1° *Composition ethnique.*

D'où viennent ces immigrants qui ont fait monter si prodigieusement, depuis 1907, le chiffre de la population de Casablanca ?

Pour le savoir, il n'est pas question de s'adresser aux statistiques. Elles sont muettes sur ce point. Nous avons donc procédé à des sondages qui ont porté en tout sur 746 cas. Voici en pourcentage, les résultats obtenus :

— *Originaires de Casablanca*	7,90 %
Villes :	
Azemmour	1,20 %
Fès	1,07
Marrakech	3,03
Mazagan	1,74
Meknès	0,40
Mogador	0,94
Ouezzane	0,27
Oujda	0,13
Petitjean	0,13
Rabat	0,27
Safi	0,54
Settat	0,67
Tanger	0,54
Total des villes	10,72 %
Bled :	
Chaouïa	9,38 %
Doukkala	14,88
Drawa	16,35
Tadla	7,23
Abda	3,83
Haouz	1,20
Anti-Atlas	7,90
Souss	4,02
Haut-Atlas occidental	2,14
Ahmar	0,80
Chiadma	2,82
Chtouka	1,47
Haha	1,20
Hawara	1,34
Rehamna	0,54
Sraghna	2,28
Dadès	1,88
Tafilalet	1,20
Zerhoun	0,54
Jbala	0,27

Si nous essayons de regrouper ces catégories un peu trop nombreuses par ensembles plus vastes, nous obtenons ceci :

Casablanca	7,90 %
Villes	10,72
Plaines atlantiques nord	24,26
Plaines atlantiques sud	15,48
Chleuhs	23,77
Drawa	16,35
Divers	2,01

Nous avons laissé les villes à part parce que les immigrants qui en proviennent n'ont pas le même caractère que les autres. Commerçants ou artisans en général, ce sont déjà des citadins et ils se distinguent par une adaptation plus rapide.

Nous pouvons tirer de ces chiffres un certain nombre d'enseignements :

1° Les vieux casablancais représentent peu de chose dans cette masse. Encore avons-nous donné l'origine casablancaise à des gens qui sont seulement nés à Casablanca de parents venus de l'extérieur et qui ont négligé de nous donner cette dernière précision. Il est bien évident que le petit noyau primitif de la population de Dar-el-Beïda est à présent dissous dans la masse de la grande ville. La qualité de Casablancais va devenir aussi difficile à préciser que celle de Parisien. Des adultes nés à Casablanca et qui ont rompu toute attache avec leur pays d'origine se considèrent comme des Casablancais de pure souche.

2° La proportion très faible des citadins parmi les immigrants. Les villes du Maroc ne se vident pas au profit de Casablanca, du moins en ce qui concerne les Musulmans. 81,87 % de la population musulmane est d'origine rurale.

3° Les zones d'émigration sont assez nettement délimitées et certaines régions du Maroc n'entrent pour rien dans le peuplement de Casablanca. Le mouvement d'émigration est orienté sud-nord. La zone d'émigration pourrait être figurée en gros par une sorte d'éventail dont la pointe serait à Casablanca et dont les deux branches seraient représentées l'une par la côte de l'Océan, l'autre par une ligne joignant Casablanca au coude du Dra. Les immigrants proviennent de toutes les régions au Sud de Casablanca, ils ne viennent ni de l'est, ni du nord : le Moyen-Atlas, le Gharb, le Rif, le Maroc oriental ne fournissent à peu près rien. Il faudrait faire exception pour Fès, mais on sait que les fassis de Casablanca forment la bourgeoisie

(1) N.D.L.R. — La première partie de cette étude a été publiée dans le n° 47, Vol. XIII, 3e trimestre 1950 du *Bulletin économique et social du Maroc*

commerçante et qu'ils habitent presque tous la nouvelle médina.

4° Dans la population d'origine rurale, chleuhs de la montagne et du Sahara sont à peu près à égalité avec les Arabes des plaines atlantiques : 40,12 % contre 39,74 %.

5° Parmi la masse des berbérophones, les Drawa (ou Sahrawa) c'est-à-dire les *harâten* des oasis du Dra forment le groupe le plus important : 16,35 %, ce qui représenterait environ 14.000 individus.

La présence de *Nzâlet-ed-Drawa* n'est certainement pas une explication suffisante du phénomène. Celle-ci ne pourrait être fournie que par une enquête sur les lieux de l'émigration.

6° Parmi les populations arabes de la plaine, ce sont les Doukkala qui fournissent le plus gros effectif : 14,88 %, supérieur à celui des Chaouïa : 9,38 %. Là encore, le phénomène ne peut être expliqué qu'à sa source.

Nous ne nous aventurerons pas à commenter les chiffres des catégories plus petites : comme il ne s'agit que d'un sondage, les risques d'erreur deviennent beaucoup trop considérables.

Nous ferons cependant remarquer que parmi les Chleuhs (Drawa mis à part) la participation des diverses régions du sud est très inégale : le Haut-Atlas fournit relativement peu, de même que le Dadès et la vallée du Souss ; la grosse part revient à l'Anti-Atlas (7,90 %) qui fournit la presque totalité des commerçants dits « Soussis », des domestiques et garçons de café, des gardiens, etc...

Nous laisserons de côté la population étrangère, qui ne rentre pas dans le cadre de cette étude. Nous dirons seulement un mot *des étrangers musulmans* qui habitent l'ancienne médina.

Il y a d'abord des Algériens. Ils sont peu nombreux et ce ne sont pas des prolétaires mais des gens de classe moyenne : commerçants, fonctionnaires, etc... Ils ne semblent pas vivre de façon différente de leurs coreligionnaires marocains. Si l'homme est en général habillé à l'européenne et quelque peu modernisé dans son comportement, la femme, elle, vit cloîtrée comme la marocaine, habillée comme elle, et impose à son mari, dans son intérieur, le mode de vie traditionnel.

Je n'ai rencontré qu'un tunisien, originaire de Kairouan, marié d'ailleurs à une française qu'il avait ramenée de la métropole.

Il faut signaler enfin une catégorie qui semble assez bien représentée à Casablanca : ce sont ceux que les marocains appellent *Jabouti* ou *Yamani*. Ce sont des musulmans de Djibouti, originaires du Yemen. J'en ai rencontré dix dans l'ancienne médina (*intra* et *extra muros*). Tous sont marins et ont pris femme, légitimement ou non, à Casablanca. Un seul est commerçant (épicier) et semble avoir réussi puisqu'il est propriétaire d'une maison de 12 pièces. Ils fraient peu, semble-t-il, avec les marocains, qui les considèrent comme des musulmans de qualité douteuse.

2° *Ancienneté de l'immigration.*

Le sondage effectué par nous sur la date d'arrivée à Casablanca n'a pu être aussi précis que nous l'aurions voulu. Les marocains, en effet, surtout quand il s'agit des femmes, ont la plus grande peine à dater exactement un évènement passé. On obtient souvent des réponses du genre de celles-ci : avant la guerre, avant ou après l'arrivée des Américains, du temps de Moulay el Hassan, etc... Dans ces conditions nous avons classé les gens par grandes périodes :

Voici les résultats obtenus :

Moins d'un an	3,5 %
De 1 à 2 ans	5,5 %
De 3 à 5 ans	23 %
De 6 à 10 ans	12 %
De 11 à 20 ans	16 %
Plus de 20 ans	40 %

Ces données sont trop sommaires pour donner lieu à une interprétation un peu poussée.

Il en ressort principalement que la population de la médina est une population assez ancienne, comme on pouvait s'y attendre. Les nouveaux arrivants ont de plus en plus de mal à trouver place dans ces quartiers surpeuplés. Ils sont depuis longtemps obligés de refluer sur la nouvelle médina et sur les bidonvilles : Carrières Centrales et surtout Ben M'sik.

Ceux qui sont ici depuis plus de 20 ans se considèrent comme casablancais et il faut insister pour leur faire dire l'origine de leur famille.

Le seul fait saillant qui apparaisse encore est la brusque remontée du pourcentage pour les « 3 à 5 ans » (23 %). Il n'est pas douteux qu'il faille l'attribuer pour une bonne part à la sécheresse de 1945, qui provoqua dans tout le sud du Maroc des exodes massifs vers le nord et particulièrement vers les villes. L'enquête confirme d'ailleurs cette déduction : beaucoup déclarent qu'ils sont partis de leur pays parce qu'ils n'y trouvaient plus de quoi subsister.

Un certain nombre disent aussi être arrivés « avec les américains » ou « après les américains ». Il semble qu'il y faille voir la référence à un événement marquant qui permet de dater, plutôt que l'affirmation d'un lien causal.

L'ancienneté est inégale selon les quartiers. Les « vieux casablancais » sont plus nombreux *intra muros* qu'à l'extérieur. Le quartier qui comprend le plus grand nombre d'immigrés récents est celui de Bab Jdid : les musulmans le préfèrent à celui de Bab Marrakech, encombré d'israélites ; c'est, en outre, des deux quartiers, celui où il y a le moins de difficultés à se caser ; des espaces vides s'y trouvent encore, sur lesquels on construit non seulement de petits logements en aggloméré mais des baraques en planches.

3° *Groupements ethniques et affaiblissement du lien tribal.*

Les immigrés restent-ils groupés selon leur origine ? Le lien tribal se maintient-il ou va-t-il en s'affaiblissant jusqu'à disparaître complète-

ment ? Répondre à cette question, c'est résoudre le problème de l'adaptation des immigrés à la vie citadine, de leur assimilation par la ville.

On rencontre encore, çà et là, des groupements ethniques. Ils sont plus fréquents *extra* que *intra muros,* et réunissent presque toujours des immigrés récents.

Le groupement porte toujours sur des unités assez petites : on ne se réunit pas entre Doukkala ou 'Abda ou Sraghna mais entre gens de tel douar ou de telle fraction. C'est un groupement en quelque sorte familial, au sens élargi du mot.

Le groupement se fait souvent autour d'un propriétaire. Ainsi, dans le quartier de Bab Jdid, un « Drawi » propriétaire d'une cour a loué ses 13 pièces à des gens de son qsar. Ce peut être aussi le locataire principal, ou simplement un locataire qui a servi de guide et de point de ralliement à ses compatriotes nouveaux venus.

Le phénomène n'a rien d'exceptionnel. On en trouve le pendant en Europe, où le provincial qui arrive dans la capitale, se sentant un peu perdu, cherche à se raccrocher à des « pays ».

Le groupement ethnique s'opère d'autant plus volontiers et se maintient d'autant plus longtemps que l'originalité du groupe est plus accusée. C'est ainsi que les Drawa sont ceux qui manifestent le plus de propension à rester groupés : leur condition d'anciens serfs, leurs coutumes et traditions particulières les isolent de leurs coreligionnaires et maintiennent leur cohésion. On trouve, dans le quartier de Bab Jdid, plusieurs groupements de *harâten* : gens de Nesrat, de Tamegrout, de Tagounit, etc. Les gens du derb el Hammam ont baptisé la rue n° 7 « derb Ouled Brahim », parce que les gens des Ouled Brahim village proche de Tamegrout y sont particulièrement nombreux.

Le groupement de Drawa le plus ancien et le plus important reste la *Nzâlet-ed-Drawa,* dans le quartier de Bab Marrakech. Elle a cessé de leur être exclusivement réservée mais ils y demeurent nombreux encore, surtout les mrabtin de la Zaouïa de Sidi ben Naceur, très fiers de leur origine et qui forment une sorte de caste ethnico-religieuse. Le fqih de leur msid est actuellement un Doukkali, ce qui provoque un mécontentement général : tous réclament un *tâleb* du pays, de la Zaouïa.

J'ai rencontré quelques groupements de gens du Tadla, des 'Abda, des Sraghna, des Mdakra, gens d'un même douar ou d'une même fraction. Au derb 'Abdallah, la rue n° 4 a été surnommée « rue de Berrechid », tant les gens de Berrechid y sont nombreux.

Il semblerait que les chleuhs dussent eux aussi demeurer volontiers groupés, étant donné leur originalité de langue et de mœurs. Dans nos quartiers une très grande partie d'entre eux sont commerçants et naturellement dispersés, puisqu'ils logent en général dans leur boutique.

Chez les chleuhs, ceux qui vivent groupés sont presque toujours des célibataires. Rue de la Mission, dans l'ancienne médina, une cour qui sert de dépôt de caisses abrite, dans quelques baraques, un certain nombre de pêcheurs célibataires, tous originaires d'une même fraction des Haha. Six célibataires des Issafen vivent dans une même pièce au quartier du mellah : deux arrivent du bled, les quatre autres, tous garçons de café ou de restaurant, leur cherchent une place.

Les groupements les plus anciens se trouvent dans l'ancienne médina *intra muros.* Au XVIII[e] siècle, en effet, le sultan Sidi Mohamed ben Abdallah installa dans les murs de Dar-el-Beïda une fraction de Haha qui restèrent groupés autour de Jamaa-ech-Chleuh (la mosquée leur doit son nom). Plus tard, la ville reçut des gens de diverses provenances, notamment des Chaouïa. Une importante colonie d'Ouled Hariz s'installa dans les derbs de la rue Sidi-Fatah.

L'une des impasses qui partent de cette rue a reçu le nom d'impasse El Hebbâcha : c'est le nom d'un douar des Ouled Hariz dont les habitants furent jadis nombreux ici. Il n'en reste qu'un aujourd'hui.

Tout ce qui subsiste de cette immigration ancienne c'est un certain nombre de gros propriétaires qui font partie de l'aristocratie des vieux casablancais.

La persistance du particularisme ethnique est liée au maintien des rapports avec le pays d'origine.

Il faut distinguer à ce sujet entre l'immigration masculine et l'immigration familiale.

En gros, ceux qui viennent seuls à Casablanca sont surtout des chleuhs, ceux qui viennent avec leur famille surtout des arabes.

Et si l'on pousse plus loin l'analyse, on s'aperçoit que cela tient à des structures sociales et juridiques différentes : la famille patriarcale est encore vivante chez les chleuhs tandis qu'elle n'existe plus guère chez les arabes ; la coutume berbère favorise le maintien des biens dans l'indivision, tandis que le Chraa favorise le morcellement de la propriété.

Cela tient aussi au fait que les chleuhs sont en général de vieux sédentaires, fixés au sol depuis très longtemps, alors que les tribus arabes des plaines sont des tribus de pasteurs dont la fixation est récente et parfois incomplète.

Beaucoup de chleuhs vivent en célibataires, surtout parmi les commerçants. Les célibataires authentiques sont rares. Ce sont en général des gens dont la femme et les enfants sont restés au pays, à la garde de la famille patriarcale. Le petit épicier soussi vit seul, dans sa boutique, souvent en compagnie d'un associé qui est presque toujours un membre de sa famille. Il retourne au pays périodiquement, tous les ans, tous les 18 mois, tous les deux ans, selon ses moyens, et se fait remplacer par un membre de sa famille. L'affaire n'est pas à lui personnellement : c'est une exploitation familiale. Il n'est souvent d'ail-

leurs que gérant : la boutique appartient à une famille d'épiciers enrichis qui en possède plusieurs dans Casablanca, parfois même à Rabat et à Tanger, et les fait gérer par des gens du village, parents plus ou moins éloignés.

Quand il se marie, le petit commerçant soussi épouse presque toujours une femme de son village, qu'il laisse au sein de sa famille quand il part pour le « Gharb ». Il n'y avait naguère presque pas d'exception à la règle. Depuis quelques années un nouveau courant se dessine. Ceux qui, ayant réussi dans leurs affaires, ont le moyen de s'offrir un logement en dehors de leur boutique, amènent parfois leur femme et leurs enfants à Casablanca, au moins pour une certaine période. Quelques-uns épousent des femmes étrangères à leur tribu, citadines de plus ou moins fraîche date. La fasiya paraît assez recherchée. Elle semble faire office de « savonnette à vilain ». Mais elle coûte cher. La citadine méprise son mari chleuh et considère qu'il doit payer par sa générosité le très grand honneur qu'elle lui a fait en l'épousant. On cite le cas d'un soussi qui, presque ruiné par les exigences de sa femme fasiya, la répudia et s'empressa de la remplacer par une jeune fille de son village. D'autres ont résolu le problème par la bigamie : ils ont une femme au bled et une à la ville. Bien qu'il faille faire la part, en ce domaine, des facteurs individuels, il semble que les considérations économiques soient déterminantes : les solutions matrimoniales coûteuses ne sont possibles qu'à partir d'un certain chiffre d'affaires.

Dans l'ensemble, les chleuhs restent attachés à leur pays. Leur activité dans les villes est une économie complémentaire, destinée à pallier les insuffisances de l'économie locale. Quelques-uns commencent à se détacher, à installer leur famille en ville, mais les liens avec le pays, avec la famille patriarcale demeurent étroits, d'autant plus étroits que des parents restés au village ont des intérêts dans l'affaire.

Chez les Drawa, il semble qu'on assiste à une désagrégation de la famille patriarcale. Celle-ci ne se maintient que dans deux cas : dans le cas d'une réussite exceptionnelle (un Drawi de Bab Jdid, fabricant de briques, propriétaire d'une maison habite avec son fils et ses trois filles mariées), et dans le cas d'une émigration temporaire qui est surtout le fait de corporations traditionnelles, comme celle des *gerrâba*. Le *gerrâb*, en effet, retourne périodiquement dans son qsar, où il laisse en général sa famille et où il possède quelques palmiers. On voit que le premier cas consiste plutôt en une reconstitution du mode de vie patriarcale, en pleine ville, grâce à une situation de fortune aisée. Les autres Drawa restent liés au pays par des liens sentimentaux. Mais la famille patriarcale est brisée. Le ménage transplanté à la ville, n'a pas les moyens de retourner au bled et il reconstitue sur place, en s'agglutinant à ses frères, l'ambiance du pays natal.

Chez les populations arabes ou arabisées, la famille patriarcale n'existe déjà plus. La sédentarisation récente n'attache pas fortement l'homme à la terre. Quand il part, il emmène femme et enfants. Il laisse parfois des biens à la gestion de parents. Il s'en trouve dépossédé tôt ou tard et le dernier lien qui le rattache au pays se trouve rompu. S'il se marie ou se remarie, il épousera une femme de n'importe quelle origine, les considérations ethniques ne joueront pas dans son choix. Ses enfants ne sauront même plus le nom de la tribu de leur père.

Les liens se rompent d'autant plus vite que le pays est plus éloigné et l'individu plus pauvre. Le voyage est une dépense trop considérable. que l'on fait rarement et à laquelle on renonce vite. Les Chaouïa et les Doukkala gardent assez souvent des rapports avec le pays. Mais ce n'est guère le cas des prolétaires. Souvent la famille ne possède rien. L'émigration est ancienne, les parents demeurés au bled sont éloignés. L'homme se sent casablancais avant tout. A la génération suivante, la rupture est consommée. Au contraire, beaucoup de propriétaires de maisons sont des propriétaires terriens des environs de Casablanca. Originaires des Ouled Hariz ou des Ouled Haddou ils ont gardé le patrimoine familial, l'ont agrandi et se sont installés dans la grande ville d'où ils vont, en auto, chaque semaine, surveiller leurs terres.

On peut conclure que, dans l'ensemble, la population arabe de l'ancienne médina est une population détribalisée, à laquelle le brassage de la grande ville est en train de donner une physionomie nouvelle.

Seuls les Chleuhs et les Drawa résistent encore, dans l'ensemble, à ce brassage. Mais le temps fera, là aussi son œuvre, et l'on assiste en ce moment, au début d'une accélération très sensible.

B. LES ISRAELITES.

1° *Origines.*

L'immigration israélite à Casablanca a la même origine géographique que celle des musulmans. C'est en effet la zone sud du Maroc qui fournit la grande majorité des immigrants. A cela se borne la ressemblance.

La quasi-totalité des israélites de Casablanca habitent en effet l'ancienne médina *intra* et *extra* muros. Tandis que les nouveaux immigrants musulmans se répartissent aujourd'hui entre les deux médinas et les bidonvilles, tous les immigrants israélites continuent à venir s'entasser dans le mellah et le quartier de Bab Marrakech.

D'autre part, les différences ethniques qui peuvent empêcher ou retarder la fusion des éléments divers de la population musulmane, ne jouent pas ici. La communauté israélite est la vraie patrie de tout juif. Les différences sociales tiennent uniquement aux inégalités de la fortune et à celles de la culture (mais les deux sont en général liées ici).

Voici, d'après le Lt. Dorange (2), le tableau des origines des immigrants juifs arrivés à Casablanca au cours des années 1946, 1947 et du 1er semestre 1948 :

1° *Villes érigées en municipalités :*

	1946	1947	1948 (1er s.)
Agadir	14	12	—
Azemmour	3	—	4
Berkane	—	4	—
Fédala	—	3	1
Fès	50	38	40
Marrakech	245	326	104
Mazagan	50	171	30
Meknès	6	29	15
Mogador	177	92	51
Ouezzane	1	11	—
Oujda	29	3	—
Port-Lyautey	—	9	31
Rabat	35	45	33
Safi	77	60	29
Salé	9	19	21
Settat	57	79	16
Tanger	—	1	—

2° *Bureaux de contrôle civil :*

	1946	1947	1948 (1er s.)
Amizmiz	5	—	30
Ben Ahmed	9	16	63
Beni Mellal	23	69	28
Ben Yahia	—	1	—
Berrechid	1	—	8
Boucheron	—	1	—
Boujad	13	21	—
Boulhaut	—	—	6
Chaouïa nord	—	7	—
Chichaoua	1	12	—
El-Kelaa	11	9	—
Kelaa-des-Sraghna	—	—	13
Khouribga	—	1	—
Marrakech-banlieue	—	61	23
Midelt	—	2	—
Oued-Zem	11	28	15
Souk-el-Arba du Gharb	17	—	—
Tadla	1	24	—
Sidi Rahal	33	67	15

3° *Bureaux d'affaires indigènes :*

	1946	1947	1948 (1er s.)
Agdz	4	2	7
Aït Abbas	4	—	—
Aït Attab	6	42	36
Aït M'Hammed	—	6	—
Aït Ourir	11	87	53
Argana	—	5	5
Azilal	—	21	—
Asni	1	—	1
Demnat	134	232	43
Inezgane	—	—	8
Imi-n-Tanout	8	15	22
Ka-des-M'Gouna	—	9	2
Khenifra	1	8	—
Ouarzazate	13	175	77
Skoura	7	8	14
Tazarine	1	—	—
Tanant	44	234	138
Taliouine	—	9	15
Talsint	—	2	—
Tagergast	—	5	—
Taroudant	3	38	—
Tazenakli	—	—	10
Tinghir	—	3	—
Tiznit	—	2	—
Talat-n-Yacoub.	4	—	4
Zagora	7	19	6

Voici maintenant la récapitulation :

	1946	1947	1948 (1er s.)
Municipalités	753	902	375
Bureaux C.C.	187	257	201
Bureaux A.I.	248	922	441
TOTAUX	1.188	2.081	1.017

La classification adoptée ici est purement administrative. On en peut tirer cependant plusieurs conclusions :

1° Ce sont les villes qui fournissent le plus fort contingent à l'immigration israélite sur Casablanca. Toutes les villes du Maroc y participent. Les villes du sud (Marrakech, puis Mogador et Safi) ont la plus grosse part.

2° Les bureaux d'A.I. représentent en gros, par rapport aux bureaux de C.C., la zone la plus méridionale du Maroc. Les villes mises à part, la majorité des israélites en proviennent. Il semble que Casablanca ait absorbé depuis longtemps la majorité de la population des mellahs des plaines atlantiques, en particulier ceux des Chaouïa.

3° On notera l'importance particulière de certains centres comme Demnat, Ouarzazate et Tanant, en tant que sources d'émigration.

L'émigration des villes et celle du bled n'ont pas la même qualité. Les villes ne fournissent guère de prolétaires, mais plutôt des commerçants, des employés, des comptables, bref des gens déjà évolués et qui s'européanisent rapidement dans leurs modes de vie matérielle. Ce sont les innombrables petits mellahs de l'Atlas, de l'Anti-Atlas et des oasis qui alimentent la masse misérable du mellah de Casablanca.

Il y a enfin un noyau d'israélites casablancais qui se subdivisait autrefois en plusieurs éléments :

— les beïdaouis, familles installées à Casablanca depuis plusieurs générations, petits commerçants peu fortunés ;

— les rbatis, venus à la fin du XIXe siècle, qui détenaient le monopole de la bijouterie (la rue des bijoutiers s'appelle rue de Rabat) ;

(2) *La communauté israélite de Casablanca* (Mémoire inédit, 1948).

— les tétouanais et les tangérois, qui constituaient l'aristocratie israélite de Dar-el-Beïda. Les tangérois détenaient le commerce des céréales, des cuirs et des peaux ; les tétouanais celui des fruits secs et des parfums ainsi que le monopole du commerce avec l'Espagne ;

— les chleuhs et les Chaouïa constituaient la masse des petits artisans, savetiers, fabricants de barda, ferblantiers, etc...

Cette vieille colonie juive a maintenant évolué. Elle est entrée très vite au contact des européens. Si tous n'ont pas fait fortune, tous, du moins, se sont « décrassés » et gravitent plus ou moins dans l'orbite de l'économie européenne de Casablanca.

2° *Ancienneté de l'immigration.*

Le sondage effectué parmi les israélites a donné les pourcentages suivants :

Moins d'un an	10 %
De 1 à 2 ans	4
De 3 à 5 ans	30
De 6 à 10 ans	12
De 11 à 20 ans	10
Plus de 20 ans	34
	100 %

Bien qu'il ne faille considérer ces chiffres que comme un ordre de grandeur très relatif, on remarquera deux choses : la forte proportion des moins de 5 ans, correspondant aux arrivées massives de 1945, qui vidèrent littéralement nombre de petits mellahs de l'extrême-sud ; et la reprise du mouvement au cours de l'année 1948 (10 %), après une chute brutale à 4 %.

3° *Rupture avec le pays d'origine.*

Le problème des rapports avec la tribu d'origine ne se pose pas ici. Les seuls qui restent en relation avec le mellah natal sont les citadins. Ceux qui ont des parents à Mazagan, à Mogador, à Marrakech, vont parfois les voir, surtout à l'occasion des fêtes. Ils sont les seuls à en avoir les moyens.

Ceux qui viennent des petits mellahs du bled sont trop misérables pour pouvoir y retourner. L'homme n'émigre jamais seul. Il emmène toute sa famille, non seulement la femme et les enfants, mais souvent les vieux parents, voire des frères et des sœurs plus jeunes. Si d'autres sont restés au bled, on s'efforcera de les faire venir, le jour où l'on aura réussi à sortir de la misère.

Il ne semble pas qu'il y ait chez aucun la moindre nostalgie du pays natal. Casablanca est pour tous l'espoir et la chance d'une vie meilleure, la grande communauté où l'on trouve appui et réconfort auprès de ses frères, la ville moderne où l'on échappe au mépris et aux exactions.

C. — PROMISCUITE JUDEO-MUSULMANE.

L'une des caractéristiques du Maroc de Lyautey, c'est la séparation des races : musulmans, israélites, européens vivent chacun de leur côté, dans des villes nettement séparées, chacun selon ses coutumes. Les mellahs devenus trop petits ont depuis longtemps débordé sur les villes européennes. Mais nulle part musulmans et israélites ne se sont trouvés mélangés comme à Casablanca.

Dans l'ancienne médina et dans le quartier de Bab Marrakech, la promiscuité entre les deux populations est totale. Non seulement on trouve des musulmans et des juifs dans le même quartier, mais on en trouve dans les mêmes rues et jusque dans les mêmes maisons. On en rencontre aussi dans la même pièce, puisque nous avons déjà signalé le cas d'une chambre occupée par deux familles musulmanes et deux familles juives, et que j'ai rencontré, dans un derb de Bab Jdid, une famille israélite de quatre personnes, occupant une baraque minuscule, qui hébergeait un célibataire musulman.

Ces cas extrêmes sont exceptionnels, mais le voisinage de cour, de palier, et de patio est monnaie courante, surtout *intra muros*, et notamment dans l'ancien quartier du mellah.

Cette promiscuité n'est agréable ni aux uns ni aux autres et chacun cherche à l'éviter. Les propriétaires musulmans ont résolu le problème, comme je l'ai dit, en se réservant le dernier étage de leur maison. Mais les pauvres sont bien obligés d'accepter un état de fait contre lequel ils sont impuissants.

Mon impression est qu'ils s'en accommodent, les uns et les autres, somme toute assez bien.

Au moment où les affaires de Palestine créaient dans toutes les villes une grave tension, les autorités casablancaises étaient particulièrement sur le qui-vive, en raison de cette promiscuité. Il est remarquable qu'aucun incident ne se soit produit, alors qu'il y avait pour ainsi dire autant d'occasions de friction qu'il y a de maisons dans la médina.

Les communes difficultés d'existence ont rapproché, dans la vie quotidienne, ces deux populations que tant de préjugés anciens et puissants separent cependant. On se rend de menus services. Il n'est pas rare de voir une femme musulmane, qui ne quitte pas la maison, garder les enfants de sa voisine juive, qui va travailler au dehors. Les israélites respectent les usages des musulmans : combien de fois ai-je vu une femme juive, m'ouvrant la porte d'une petite cour, me demander d'attendre jusqu'à ce que les femmes musulmanes se soient dérobées aux regards.

Sans doute le musulman le plus misérable garde-t-il en lui-même le sentiment de sa supériorité et le mépris du juif. Mais ce sentiment est si naturel qu'il n'a pas besoin de s'exprimer, et le juif de son côté y est tellement habitué par son atavisme qu'il le sent à peine et n'en souffre guère.

Les chances de heurt s'accroissent avec les israélites évolués, qui n'admettent plus cet état

de choses, en souffrent et s'insurgent contre lui. Mais dans la masse, la hiérarchie, n'étant pas discutée, ne paraît pas intolérable.

Cela n'empêche pas, bien entendu, tous ceux qui le peuvent, de chercher à échapper à une promiscuité désagréable. Nous avons vu que le problème se résout peu à peu, dans certains quartiers de l'ancienne médina proprement dite, par l'élimination progressive des musulmans au profit des israélites.

* * *

II. — L'ACTIVITE ECONOMIQUE.

Nous étudierons successivement les professions, les spécialisations ethniques, les principaux centres économiques.

1° *Les professions.*

Nous distinguerons là encore entre musulmans et israélites.

Le sondage que nous avons effectué chez les *musulmans* a été fait à domicile, c'est-à-dire qu'il représente la profession des gens dont nous avons visité le logement. Nous avons laissé de côté les lieux de travail proprement dits, qui nous auraient obligés à un dénombrement complet, sous peine de donner une importance excessive aux professions plus directement accessibles, telles que celle de commerçant.

Le sondage a porté sur 484 cas. Voici les résultats obtenus :

Petits fonctionnaires	14
Chaouchs-'assès	11
Fqihs	15
Employés	5
Commerçants	69
Domestiques	21
Gargotiers	3
Fripiers	5
Tailleurs	4
Menuisiers	11
Maçons	24
Jardiniers	3
Forgerons	3
Cordonniers	5
Nattiers-vanniers	2
« Cyclistes »	4
Coiffeurs	1
Chauffeurs	5
Portefaix	24
Peintres	4
Fourniers-boulangers	14
Ferblantiers	1
Porteurs d'eau	13
Marins-pêcheurs	32
Manœuvres au port	125
Manœuvres hors du port	52
Mendiants	14

Il faut y ajouter quelques ouvriers qualifiés : un mécanicien de chez Schneider, 3 ouvriers électriciens, un photographe et des professions difficiles à classer : des *dellâla,* crieurs au marché, un conteur de place publique (originaire de Marrakech), un réparateur d'encensoirs (chérif du Tafilalet).

On notera la très forte proportion (plus de 25 %) des manœuvres travaillant au port. Cela s'explique par la proximité du port. Et cela explique à son tour que tant d'immigrants cherchent encore à s'installer dans ces quartiers déjà surpeuplés. Pour un paysan qui arrive à Casablanca, sans qualification et sans travail, la solution la plus simple, en attendant mieux, est de prendre place dans cette main-d'œuvre flottante qui se présente tous les matins aux grilles du port, dans un espoir d'embauche souvent déçu.

La « manutention marocaine » comporte un personnel stable de 750 ouvriers permanents, payés au mois ou à la semaine, et 600 journaliers, stables également. Il faut y ajouter une masse flottante de 3.000 hommes environ, embauchés au jour le jour selon les besoins (arrivée des bateaux, etc...). Le nombre moyen d'hommes employés chaque jour est de 2.000 environ, y compris les 600 permanents. C'est-à-dire que, chaque jour, il y a du travail pour un peu moins de la moitié de la main-d'œuvre flottante. En moyenne, le docker non permanent travaille un peu moins d'un jour sur deux. Certains travaillent plus, d'autres moins. En mars 1949, le salaire d'un portefaix ou arrimeur non qualifié était de 38 fr. 20 de l'heure ce qui, à raison de 8 heures par jour et de 15 jours sur 30, fait un salaire moyen de 4.584 francs par mois. Ces « flottants » n'ont bien entendu aucun des avantages sociaux (allocations familiales, soins médicaux, etc...) dont bénéficient seuls les permanents. On les voit donc mal subvenant aux besoins d'une famille avec ces ressources dérisoires. On conçoit qu'ils aient facilement recours aux expédients et que la lutte contre le vol soit un des grands soucis de la police du port. C'est parmi ce « lumpen-prolétariat » que la démoralisation est la plus grande, et l'usage des boissons alcoolisées le plus répandu.

Les manœuvres travaillant hors du port, dans des usines ou des chantiers divers, sont beaucoup moins nombreux, ce qui est naturel étant donné l'éloignement de l'ancienne médina par rapport aux quartiers industriels. Les distances sont une des grandes difficultés des travailleurs marocains, trop pauvres le plus souvent pour prendre un moyen de transport. Ceux dont l'âge diminue les forces sont souvent obligés d'abandonner leur travail pour cette raison.

On remarquera le nombre relativement important des commerçants. Nous avons rangé dans cette catégorie tous ceux qui vendent quelque chose, non seulement ceux qui ont pignon sur rue, mais les petits marchands de légumes ou de menthe ou de charbon de bois, qui s'installent sur le trottoir au coin d'une ruelle. C'est une des caractéristiques de cette économie urbaine que la prolifération des petits commerçants dont beaucoup ont le plus grand mal à subvenir à leurs besoins.

Parmi les domestiques, il y a environ la

moitié de femmes, qui travaillent en ville européenne, chez des particuliers. Les hommes travaillent en général dans les cafés ou les restaurants.

En résumé on s'aperçoit que, dans cette vieille ville où la population est en majorité fixée depuis assez longtemps, les ouvriers qualifiés sont rares. Les manœuvres constituent la majorité, cependant que les artisans traditionnels et les petits commerçants sont nombreux.

En ce qui concerne les *israélites,* il faut noter d'abord une différence capitale : c'est le travail des femmes. Chez les musulmans, rares sont les femmes qui travaillent à l'extérieur. Un assez grand nombre travaillent à domicile : couture, lavage, travail de la laine, tissage de tapis ou de couvertures, mais il y en a très peu qui cherchent au dehors un complément au salaire du mari. La main-d'œuvre féminine, dans les usines, en particulier dans les conserveries, est fournie surtout par les bidonvilles. D'ailleurs, dans cette population déjà citadinisée de l'ancienne médina, beaucoup d'hommes tiennent à ce que leur femme observe la « qaïda » bourgeoise et reste au foyer.

Chez les israélites, au contraire, les femmes travaillent volontiers à l'extérieur. La mère de famille reste en général au foyer pour s'occuper des enfants et préparer les repas. Mais les filles cherchent toutes un emploi. Celles qui ont reçu quelque instruction sont employées de magasin, celles qui ont pu atteindre un degré supérieur sont dactylos, secrétaires, comptables, etc. Même les femmes illettrées travaillent comme couturières : ainsi, dans un coin de la place d'Ouezzane, à Bab Jdid, voit-on des femmes juives accroupies sur le trottoir devant une machine à coudre, attendant un client.

C'est ce qui permet aux israélites, malgré un nombre d'enfants supérieur, de se tirer parfois d'affaire mieux que les musulmans. Alors que, chez ces derniers, le budget familial n'est souvent alimenté que par le salaire du père et d'un grand fils, chez les israélites, tout le monde, filles et garçons, à partir d'un certain âge, travaille et rapporte ses gains au foyer.

Aussi, chez les israélites un peu évolués (et ils sont plus nombreux parce que l'instruction est plus répandue que chez les musulmans) la proportion des employés de bureau ou de magasin est beaucoup plus forte que chez les musulmans, créant ainsi une sorte de classe moyenne qui n'existe pas encore chez ces derniers.

Il ne semble pas que la population israélite fournisse beaucoup de main-d'œuvre à l'industrie moderne. Ou bien c'est une main-d'œuvre qualifiée : électriciens, mécaniciens, imprimeurs, etc..., ou bien ce sont des employés de bureau. Mais le manœuvre juif est rare sur les chantiers. C'est ainsi que, malgré la proximité du port, les dockers juifs sont très peu nombreux.

Le juif pauvre exercera plutôt les petits métiers traditionnels et surtout le bricolage : rapetasseurs de babouches et de chaussures, fabricants de sandales en pneu, ferblantiers, fabricants de soufflets, tailleurs, etc... Certains métiers sont leur spécialité : matelassiers, chauleurs. Ils gardent le monopole de professions peu ragoûtantes qui leur étaient autrefois réservées par mépris, comme celle de vidangeur.

Innombrables sont les juifs brocanteurs qui achètent et revendent tout ce qui peut s'acheter et se vendre. C'est ce qu'on appelle le métier de « vieux habits ». Le juif qui arrive du bled, sans métier précis, se munit d'un sac et d'un crochet et va soit fouiller les poubelles soit demander à travers les rues les « vieux papiers, vieilles ferrailles et vieux habits » qu'il achètera le moins cher et revendra le plus cher possible.

Au dernier degré de l'échelle sociale sont les mendiants. Ils sont beaucoup plus nombreux que chez les musulmans, quoique les œuvres d'assistance soient infiniment plus développées chez les israélites. En 1947, le comité de la communauté subvenait aux besoins de plus de 700 familles. Cela n'empêche pas, le vendredi, les boutiques des commerçants juifs, et particulièrement des bijoutiers, d'être assaillies par une nuée de mendiants qui viennent demander l'aumône du Sabbat.

2° *Spécialisations ethniques.*

La spécialisation ethnique est loin d'être un phénomène général. Il est plutôt l'exception et n'existe que pour certaines professions et certaines tribus bien déterminées.

Si nous considérons la catégorie de travailleurs la plus nombreuse dans l'ancienne médina, celle des manœuvres du port, nous y trouvons des hommes de toutes les origines : Chaouïa, Doukkala, Tadla, Souss. Il en est de même en général pour toute la main-d'œuvre non qualifiée. On trouve une spécialisation ethnique lorsqu'il s'agit soit d'une profession qui exige des aptitudes particulières, soit d'une catégorie de tribus qui, pour des raisons quelconques, ont gardé, dans l'émigration, leur originalité et leur cohésion ethniques. C'est donc surtout parmi les chleuhs et les Drawa que nous en rencontrerons. Il n'y a pas en revanche de métiers particuliers aux Doukkala, aux Chaouïa, ni en général aux tribus arabes ou arabisées de la plaine.

Les chleuhs tiennent une place importante dans le commerce. Non pas tous les chleuhs, ni tous les genres de commerce.

A titre de sondage, nous avons relevé l'origine ethnique des commerçants qui occupent le côté droit de la rue du Dispensaire (depuis peu, rue du Dr Gieure), à Bab Jdid, en allant de la place d'Ouezzane au souk forain de Bab Jdid. Sur 43 commerçants, on compte 31 chleuhs, dont 11 des Aït Baha et 6 de Tafraout. Ce sont ces deux circonscriptions qui fournissent le plus grand nombre des boutiquiers « soussis » des médinas et des villes européennes. La plupart appartiennent aux tribus des Ida ou Gnidif (Aït Baha) et des Ammeln (Tafraout), auxquelles il faut ajouter la petite tribu voisine des Aït 'Abd-Allah (annexe d'Igherm). Ils sont spécialisés

dans le commerce de l'épicerie *(beqqâla, ʿattâra)* et du tabac. Ils ne s'attaquent qu'exceptionnellement aux autres branches, surtout les Ammeln. Car les Aït Baha commencent à envahir le commerce des tissus et des cuirs : c'est ainsi que les maroquiniers et marchands de chaussures de la rue du commandant Provost sont pour moitié fassis, pour moitié soussis des Aït Baha ; de même, dans la rue de Marrakech, qui mène à Bab Marrakech, les marchands de tissus et de babouches sont presque tous soussis (Aït Baha, Aït Mzal, Biougra), les autres fassis.

Puisque nous parlons des fassis, dont on sait le rôle capital dans l'activité commerciale de la nouvelle médina, signalons la place importante qu'ils tiennent également à l'ancienne médina, dans certaines spécialités : les marchands de fils de soie de la rue de Fès sont tous fassis.

On trouve aussi certaines spécialisations chez les Drawa et dans des corporations traditionnelles. Les porteurs d'eau de Casablanca se partagent aujourd'hui en deux catégories : les porteurs d'outre (*gerrâba*) et les porteurs de bidon (*mwâli-t-tarrou*). Les premiers représentent la vieille tradition ; on n'en trouve que dans l'ancienne médina. Les autres sont apparus et se sont multipliés avec le développement des nouveaux quartiers : Bab Marrakech, Bab Jdid, derb Sidna, bidonvilles ; leurs origines sont diverses : on y trouve surtout des gens du Tadla (Beni-Amir, Ouled bou Harrou, Ouled 'Ali), des Sraghna et des 'Abda, plus quelques soussis des Inda-ou-Zal. Sur 625 porteurs d'eau de l'ancienne médina *intra* et *extra muros,* il y a 405 *mwâli-t-tarrou* (dont 300 hommes et 105 femmes) et 145 *gerrâba,* plus 75 *karrossa* (tonneau monté sur roues et tiré par un âne).

Les *gerrâba,* du moins ceux qui portent l'eau à domicile, ne se trouvent que dans l'ancienne médina *intra muros.* On rencontre un peu partout des *ʿattâcha,* c'est-à-dire des *gerrâba* qui offrent l'eau aux passants ; mais leur point d'attache est ordinairement l'ancienne médina. Les uns et les autres sont tous des *harâten* du Dra : sur 145, il y en a 65 du qsar Akhellouf (région de Zagora) et 65 des Mezguita, plus 15 du qsar Sedrat, dans les mêmes Mezguita.

Les porteuses d'eau (elles ne portent pas d'outres mais des bidons) sont presques toutes du Dra, elles aussi (ce sont en général des femmes de *gerrâba*) : sur 105, il y en a 15 du Tadla, 30 d'Akhellouf et 60 de Nesrat et des Ktawa.

Ces Drawa gardent des attaches avec le pays. Ils y retournent périodiquement, surtout au moment de la cueillette des dattes. Quand ils partent, un parent ou un compatriote prend leur *gerba* et conserve leur clientèle. La corporation a une vieille réputation d'honnêteté. Quand un musulman part en voyage avec sa famille et laisse sa maison vide, il n'est pas rare qu'il laisse la clef à son *gerrâb.*

On trouve aussi des Drawa dans d'autres corps de métier : par exemple les égoutiers (*mwâli-l-widân*) qui réparent et débouchent les égouts. Il y en a toujours un certain nombre qui attendent le client, assis sur le trottoir, dans la rue du Dr Gieure, près de la place d'Ouezzane, à Bab Jdid. Un assez grand nombre de Drawa sont également jardiniers.

Les garçons de hammam, chauffeurs ou baigneurs, sont presque tous originaires de quelques qsour de Foum Zguid. Quelques individus de ce pays, ayant réussi, sont gérants ou même propriétaires de hammam.

Parmi les domestiques et garçons de café ou de restaurant, on trouve une assez forte proportion de chleuhs. Ils proviennent en général des tribus qui ne fournissent pas ou peu de commerçants. Il y en a beaucoup de la région d'Igherm (Ida ou Zekri, Issafen). La plupart vivent en célibataires et partagent à plusieurs une chambre unique.

Ces spécialisations sont dues pour certaines à des dons particuliers : c'est le cas des commerçants chleuhs des Ammeln et des Ida ou Gnidif et, dans une certaine mesure aussi des jardiniers drawa. Pour le reste, il est évident que la cause doit être recherchée ailleurs : un individu, ayant réussi quelque part, a fait venir ses frères, puis ses cousins, le petit groupe a fait tache d'huile et les gens de la tribu ont pris l'habitude de chercher fortune dans cette profession.

La même explication convient également, pour les commerçants, à la spécialisation dans un certain genre de commerce et au groupement dans certaines villes. Pourquoi les Ammeln sont-ils presque uniquement épiciers et marchands de tabac, tandis que les Aït Baha se lancent dans le commerce des étoffes et du cuir ? Pourquoi certaines fractions des Ammeln, comme les Aït Smayoun, fournissent-elles plutôt des marchands de tabac que des épiciers ? Pourquoi n'y a-t-il pas d'Ammeln à Fès et à Meknès, mais seulement des Ida ou Gnidif ? Pourquoi les gens de Tasserirt (Tafraout) sont-ils presque tous à Rabat ? Tous ces phénomènes relèvent uniquement de la contagion, particulièrement puissante dans une société patriarcale, à très forte cohésion ethnique.

On ne retrouve pas cette spécialisation chez les musulmans originaires des tribus arabes, ni dans les professions qui n'exigent aucune aptitude particulière.

C'est ainsi que toutes les origines ethniques sont représentées chez les manœuvres du port : Chaouïa, Doukkala, Tadlawa, chleuhs (à l'exception des tribus commerçantes), Drawa, etc...

Il n'y a pas non plus de professions où l'on trouve une proportion remarquable de Doukkala, ou de Chaouïa, ou de 'Abda, etc...

Il faut noter dans certains artisanats, la prééminence des gens des villes : les coiffeurs sont presque tous d'origine citadine, les artisans du cuir sont presque tous fassis, les nattiers originaires de Salé, etc...

Chez les *israélites,* si, comme nous l'avons vu, certains métiers sont leur apanage, il ne semble pas y avoir, à l'intérieur de ces métiers, de spécialisation d'après les origines. Il faut faire exception pour les bijoutiers, qui, comme nous l'avons déjà signalé, sont presque tous originaires de Rabat, pour le noyau ancien, auquel sont venus s'ajouter quelques juifs de Fès, Marrakech et Mogador.

Dans ce milieu, la spécialisation dépend uniquement du degré d'évolution et des ressources dont l'individu dispose au départ. Les seules distinctions qui vaillent ici sont la distinction entre citadins et ruraux et celle entre évolués et illettrés.

3° *Principaux centres économiques.*

Du point de vue économique, l'ancienne médina est bien déchue de son ancienne splendeur. Elle n'est plus le centre ni de l'activité musulmane, qui a émigré dans la nouvelle médina, ni de l'activité européenne, qui se développe dans les quartiers européens et surtout dans le secteur industriel des Roches Noires. L'activité israélite elle-même est beaucoup plus axée sur l'économie européenne, donc sur la ville nouvelle, ou même la nouvelle médina : beaucoup d'artisans ou d'ouvriers juifs, en effet, ont leur travail à Derb Sidna et ne regagnent le mellah que pour y dormir.

Les entreprises de quelque importance ont déserté la vieille ville. Les nouvelles se sont créées ailleurs. Elle est devenue uniquement un lieu de résidence et le plus clair de son activité économique a pour but de satisfaire aux besoins de sa population. Comme c'est une grosse agglomération de 140.000 habitants, cette activité est tout de même importante.

La proximité du port aurait pu laisser à la médina un rôle économique appréciable. Il n'en a rien été. C'est que le port est en liaison avec une industrie et un commerce qui sont en majeure partie entre les mains des européens, ou de musulmans ou d'israélites qui, les uns et les autres, se sont déplacés avec le centre des affaires, et que l'entassement de la vieille ville, son urbanisme archaïque, étaient un obstacle à sa modernisation.

L'influence du port sur l'ancienne médina se réduit à trois points :

— la présence d'un très grand nombre de manœuvres et de quelques pêcheurs ;

— la présence, dans le quartier qui borde le boulevard du 4me Zouaves, de quelques maisons de transit, les moins importantes ;

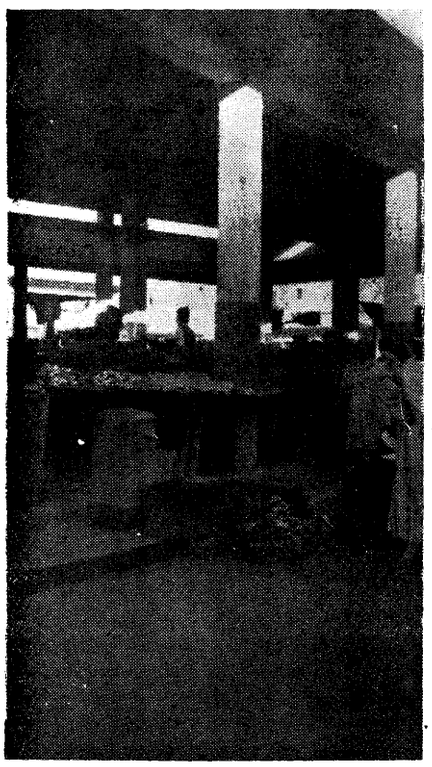
— le développement d'un certain commerce à l'usage des touristes.

Les principaux centres d'activité économique seront donc les marchés et certaines artères commerçantes.

Les marchés et les rues ont un caractère commun : ils sont réservés au commerce de détail. Les marchés de gros, les magasins des grossistes sont ailleurs, à la nouvelle médina ou en ville européenne, où les détaillants de la vieille ville vont s'approvisionner.

Le marché le plus important est le marché municipal de Bab Marrakech, réservé à l'alimentation. Il abrite des commerçants musulmans et israélites et quelques européens. La clientèle est composée en majeure partie d'israélites du mellah, de Bab Marrakech et du quartier de la place de Verdun, des musulmans du quartier et de quelques européens des quartiers voisins de la ville nouvelle. C'est le seul marché couvert de l'ancienne médina.

Il y a aussi quelques marchés forains. Le plus important est celui de Bab Jdid, qui se



(Photo de l'auteur)

Un coin du marché municipal de Bab Marrakech. Le marché aux légumes.

trouve compris entre le boulevard de la Légion, la rue des Spahis et la rue du Dispensaire. Composé de baraques en planches, il comprend des commerçants et des artisans. Parmi les commerçants, il y a 66 boutiques de marchands de légumes et de fruits et 97 boutiques d'épiciers (*beqqâla* et *'attâra*) plus quelques divers.

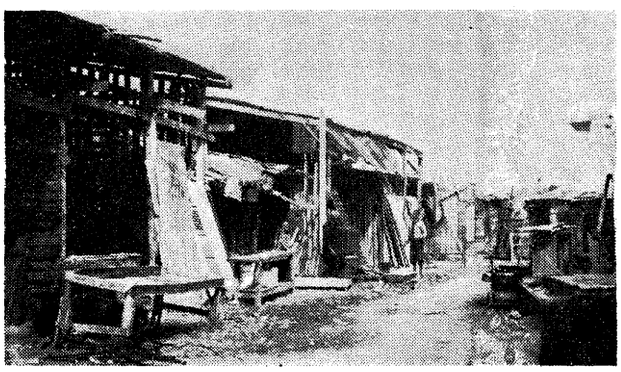
Parmi les artisans, il y a 12 menuisiers, 25 marchands de bois (neuf ou de récupération), 8 ou 10 marchands de ferraille, 2 *kherrâza* (fabricants de babouches), originaires de Fès l'un et l'autre, 1 tailleur de Foum Zguid, 2 bijoutiers musulmans (un des Inda ou Zal, l'autre des Ouled bou Sba) qui se bornent à faire des réparations, un marchand de poteries dont les objets

sont fabriqués au derb Ghallef et un fabricant de zelliges et d'agglomérés originaire de Zagora.

(Photo de l'auteur)

Marché forain de Sour Jdid (quartier *extra muros* de Bab Jdid). Boutiques de marchands de légumes. Ces toiles de sac sont destinées à protéger les légumes du soleil

Au milieu du souq se trouve une petite place réservée aux marchands de grain. Il y en a une vingtaine, presque tous Chaouïa ou Doukkala, qui achètent le grain à la rahba du derb Sidna ou sur les souqs des environs de Casablanca.



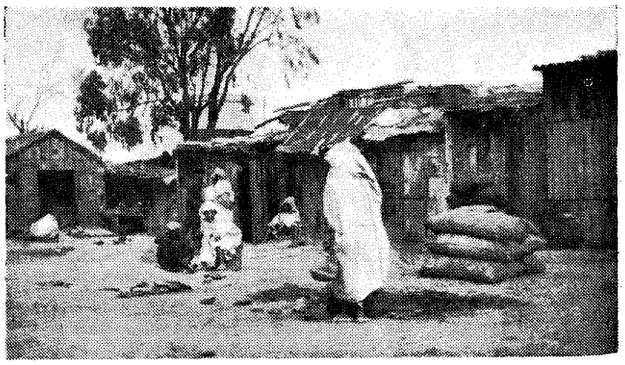
(Photo de l'auteur)

Marché forain de Sour Jdid. Le coin des menuisiers et marchands de bois. On y vend du bois neuf et du bois d'occasion. A gauche, un vieux lit en bois en cours de réparation. Au fond, un lit en fer. A droite, une voiture d'enfant qui servira d'éventaire ambulant à quelque marchand de pois chiches grillés ou à quelque autre gagne petit.

On notera dans ce souq la présence de cinq msids installés dans des baraques en planchés.

Non loin de là, à l'angle du boulevard de la Légion et du boulevard du 2me Tirailleurs, est installé un autre souq forain, la *joteya*. Elle comprend 117 boutiques en planches plus une trentaine d'échoppes de coiffeurs. La plupart des commerçants sont des fripiers, marchands de vêtements d'occasion. Il y a aussi quelques marchands de tissu, surtout à l'usage des femmes. Marchands de neuf et fripiers s'approvisionnent tous chez les grossistes de la rue de Strasbourg.

Au milieu du souq, on procède à certaines heures à une vente à la criée de vêtements d'occasion. La vente est effectuée par un *dellâl* qui perçoit 5 % sur le prix de vente.

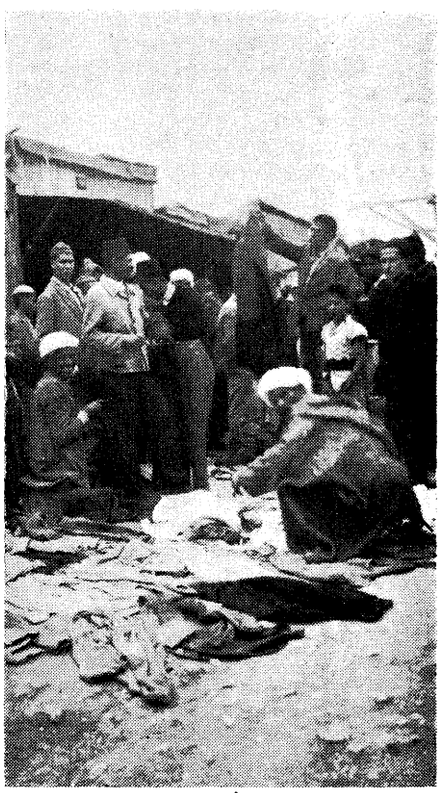


(Photo de l'auteur)

Marché forain de Sour Jdid. Le souk aux grains. Certains marchands ont des boutiques, d'autres sont installés en plein air. Le matin cet emplacement est couvert de sacs et de tas de grains.

Quant aux coiffeurs, tous alignés face au mur de la médina, ce sont des *hajjâma* traditionnels, dont la plupart sont d'origine citadine.

Le terrain de ces souqs est municipal. Les boutiquiers paient un loyer de 300 frs par mois, les coiffeurs de 200 francs.



(Photo de l'auteur)

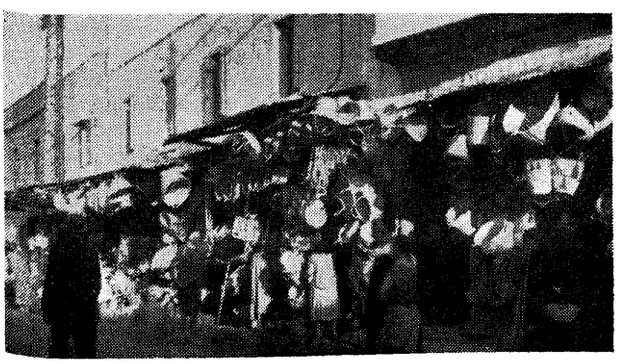
Le souk aux fripiers près de Bab Jdid. La vente se fait à la criée. Un *dellâl* met en vente un pardessus. On notera le costume européen de la plupart des hommes.

Face aux coiffeurs sont adossés au mur de la médina 45 échoppes de rapetasseurs, en majorité israélites.

Un autre marché forain se trouve dans le boulévard du 2me Tirailleurs, entre la place de France et Bab Marrakech, derrière le mur de la médina. Il comprend des marchands de légumes, de fruits et de poisson.

Dans l'ancienne médina *intra muros*, les espaces libres sont rares. Il n'y a qu'un marché forain, installé sur la petite place qui se trouve devant le marabout de Sidi 'Allal el Kairouani. Il comporte une vingtaine de baraques en bois. Presque tous les commerçants sont des marchands de légumes. On compte deux ou trois *beqqâla* et un marchand de poteries. Leurs origines sont diverses : Chiadma, Haha, Doukkala, tous depuis longtemps à Casablanca.

Le groupement des artisans ou commerçants, traditionnel dans les vieilles médinas comme Fès, se rencontre encore à Casablanca. Nous avons vu des menuisiers groupés à Bab Jdid. D'autres sont réunis au fondouk Bou Henna, près du derb Bou Henna, dans la rue du capitaine Hervé (quartier de Bab Marrakech). Tous sont musulmans. Leur amin, originaire de Mazagan, m'a déclaré que les menuisiers sont installés là depuis 1910.



(Photo de l'auteur)

Rue du Capitaine Hervé (quartier *extra muros* de Bab Marrakech). Boutiques de vanniers. Le groupement des boutiques par corporation, bien qu'aucun réglement n'y oblige, n'a pas encore disparu des habitudes.

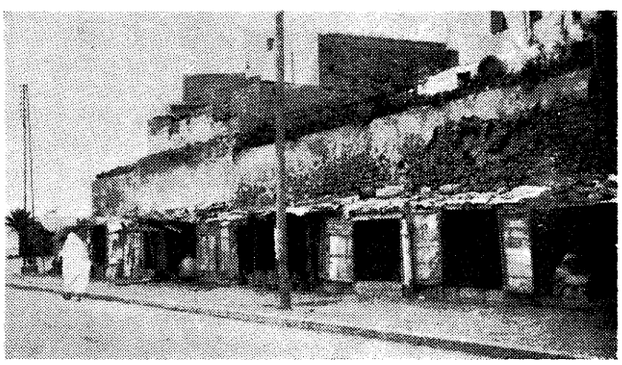
Des marchands d'étoffes sont réunis, à l'ancienne médina, à la qissaria Corcos. Ils sont tous fassis.

Nous avons vu que les marchés sont peu importants (sauf celui de Bab Marrakech). Ils ne suffiraient pas au ravitaillement d'une population aussi dense, s'il n'y avait les innombrables petits commerçants des rues.

Il y en a de disséminés un peu partout. Il est rare de trouver un derb qui n'ait pas son *beqqâl* chleuh. Mais la grande majorité des boutiquiers sont échelonnés le long des principales artères, les plus fréquentées, parce que ce ne sont pas des impasses mais des voies de communication entre les différents quartiers.

Ce sont :

— dans le quartier de Bab Jdid, la place d'Ouezzane et la rue du Dispensaire, entièrement bordées de boutiques de toutes sortes : bouchers, marchands de poisson, épiciers, marchands de légumes, marchands de tabac, gargotiers, marchands de beignets, quincailliers, cyclistes, etc. ;



(Photo de l'auteur)

Echoppes de savetiers près de Bab Jdid *extra muros*. Encore un exemple de groupement corporatif. De l'autre côté de la rue sont alignées des boutiques de barbiers.

— dans le quartier de Bab Marrakech, la rue du capitaine Hervé, la rue des Anglais et la rue Krantz ;

— dans l'ancienne médina, le boulevard du 4me Zouaves et la rue du capitaine Ihler, bordées de bazars pour touristes, de maroquiniers et de marchands de chaussures, la rue Sidi Fatah et la rue du Tnaker, dont les petites boutiques ont l'allure traditionnelle des vieilles médinas, la rue des Synagogues qui est la grande artère du mellah et dont les trottoirs, déjà étroits, sont couverts, le matin, d'une nuée de petits marchands de légumes, de menthe, de fruits, de poisson, etc..., cependant que la foule des ménagères juives se pressent, discutent, marchandent se bousculent et jacassent, dans une poussière que la moindre pluie transforme en boue gluante.

La prééminence du petit commerce de détail montre bien l'aspect particulier de l'économie familiale dans cette population pauvre : les ressources modestes interdisent de prévoir et de faire des provisions. On achète par toutes petites quantités, au jour le jour, et même repas par repas, souvent à crédit, quitte à verser la totalité du salaire, le jour où on le touche, pour payer les dettes.

* * *

Nous ne reviendrons pas sur le problème que pose l'augmentation continue de la population dans l'ancienne médina. Nous en avons suffisamment traité à propos de l'habitat.

Bien qu'elle représente le quartier le plus ancien de Casablanca, la vieille ville est peuplée en majorité d'immigrants, de ruraux qui ont abandonné la terre dans l'espoir d'un salaire

plus élevé et surtout plus régulier. Ces néo-citadins ont submergé, de leur masse, le petit noyau de la vieille bourgeoisie locale qui résiste encore dans ses riches maisons ou, plus souvent, leur a cédé la place pour aller habiter les quartiers neufs. Malgré la saturation apparente de l'habitat, l'afflux des immigrants ne cesse pas. On serait tenté de croire que les nouveaux arrivants se dirigent vers le derb Sidna ou les bidonvilles et que la population de l'ancienne médina est due à une immigration déjà ancienne. Nous avons vu qu'il n'en est rien : les immigrés de fraîche date y sont en nombre considérable et l'afflux déclenché par la sécheresse de 1945 n'a sans doute pas été moindre ici que dans les quartiers nouveaux de Casablanca et dans les bidonvilles.

Cette population vient des régions situées au sud de Casablanca, une part importante vient du sud tout court. Ainsi se vérifie, en plein XX[e] siècle, une des constantes de l'histoire marocaine : la poussée ethnique des hommes du sud, qui remontent périodiquement vers le nord à la recherche de conditions de vie moins dures. Les poussées de jadis étaient violentes et prenaient une forme de conquête. Elles se coloraient aussi de prétextes religieux, comme les mouvements qui donnèrent naissance aux dynasties des Almoravides et des Almohades. Les migrations d'aujourd'hui sont pacifiques et inorganisées. Elles n'intéressent pas des races entières ni même des tribus, mais seulement des familles. Leurs causes sont purement économiques (encore que l'attrait de la ville et le désir d'échapper à la pression des cadres sociaux traditionnels soient des facteurs importants de l'émigration). Mais le mouvement est le même dans son essence et sa direction, et l'ampleur qu'il atteint aujourd'hui, bien que moins spectaculaire, éclipse, par ses conséquences sociales tout au moins, l'épopée des anciens fondateurs d'empires.

Il serait dangereux de s'attarder sur cette étrange résurgence du passé. Des phénomènes absolument nouveaux apparaissent, que l'histoire, du moins celle du Maroc, ne nous prépare pas à comprendre, et ce sont eux qui posent les plus graves problèmes.

La population des campagnes marocaines vit, depuis des siècles, dans le cadre tribal. Si l'histoire des tribus est mouvementée, si leurs migrations, leurs guerres, leurs révoltes, leur écrasement ou leur éphémère triomphe ont amené bien des changements dans leur volume, leur puissance et leur habitat, du moins l'individu n'a jamais échappé jusqu'ici à ce cadre millénaire. Le voilà aujourd'hui qui s'en évade et par masses considérables. La vieille armature sociale : tribu, fraction, village ou douar, famille patriarcale, cesse brusquement d'exister pour ces ménages, soudainement plongés dans la foule anonyme de la grande ville. Par quoi est-elle remplacée ? Est-elle remplacée par autre chose ?

Au Maroc comme ailleurs, la population des villes a toujours été renouvelée et accrue par les apports de la campagne. Naguère encore, ces apports étaient modestes. Les néo-citadins, peu nombreux, étaient assimilés lentement, au bout de plusieurs générations, par une masse de vieux citadins, solidement appuyés sur des traditions urbaines vénérables mais vivantes, qu'incarnait une puissante bourgeoisie. Aujourd'hui, le rapport numérique est inversé. Dans une ville comme Casablanca, la petite bourgeoisie locale, qui n'avait pas elle-même de traditions urbaines bien anciennes, est littéralement noyée dans le flot des immigrants. Même renforcée par la bourgeoisie émigrée de Fès, elle est tout à fait incapable d'assimiler cette masse hétérogène.

La vieille Dar-el-Beïda, cellule mère de l'énorme agglomération casablancaise, est un terrain privilégié pour cette démonstration. Elle n'a plus rien de commun avec la ville traditionnelle, telle que Fès-el-Bâli, par exemple, en offre l'image à peine altérée. L'antique ségrégation des races, ou plutôt des religions, que Lyautey lui-même, avec une sagesse un peu timide peut-être, avait respectée, a maintenant pris fin. Musulmans et juifs, et même chrétiens, sont mélangés dans leur habitat, cependant que la barrière des croyances et des mœurs subsiste. La bourgeoisie clairsemée n'exerce plus d'influence que par sa richesse foncière, base insuffisante pour un magistère social. Les quartiers n'ont pas d'unité. Les corporations traditionnelles ne sont plus qu'un mot. Une masse flottante d'ouvriers sans qualification et souvent sans travail fixe interdit à la vie économique toute organisation conçue selon les ancienne normes. L'ancienne médina a enfin cessé d'être le centre de cette vie économique : la production et le grand commerce sont ailleurs. Elle n'abrite que le commerce de détail et l'artisanat indispensables à son existence quotidienne. Ce n'est plus qu'un quartier résidentiel de prolétaires, éloigné de tous les centres actifs, sauf le port, et dont les habitants se dispersent chaque matin vers des lieux de travail très éloignés les uns des autres.

Le morcellement de cette population, son hétérogénéité, son caractère encore à demi rural, ne permettent pas d'apercevoir quel sens prendra son évolution, encore moins les structures sociales nouvelles que la vie collective ne manquera pas de susciter un jour. Nous nous excusons de conclure sur un point d'interrogation. Procéder autrement en l'état actuel des choses, serait manquer aux règles élémentaires de la méthode scientifique. Du moins espérons-nous que nos observations aideront à prendre conscience de la gravité des problèmes qui se posent et de l'importance des réponses que l'avenir y apportera, un avenir sur lequel la volonté humaine, lorsqu'elle est bien dirigée, n'est pas sans pouvoir.

ANDRÉ ADAM